

ENTRETIEN AVEC THÉRÈSE PLANIOL

Professeur et chef de service honoraire de biophysique à l'Université François Rabelais, Tours
George von Hevesy Prize for Nuclear Medicine 1982

en date du 17 juillet 2006
validé le 14 novembre 2006



Jean-François Moreau : *Thérèse Planiol, Madame la Professeure Honoraire de l'Université François Rabelais de Tours, vous êtes née Dupeyron et c'est sous ce nom que l'on vous trouve en lanterne rouge de la promotion du concours 1947 de l'internat des hôpitaux de Paris. Cette entrée serait d'une rare insolence si elle n'était là pour rappeler que votre exceptionnelle carrière illustre on ne peut mieux l'adage selon lequel les derniers seront les premiers et ce, en ce qui vous concerne, bien avant l'heure du jugement dernier auquel d'ailleurs vous ne croyez pas, vous l'avez écrit dans une autobiographie (Thérèse Planiol. Une femme, un destin. Éditions Rive Droite, 1995). Certains collègues sont convaincus que ce livre est une fiction romanesque qui décrirait votre vie comme l'aurait fait Hector Malot dans un remake de «Sans Famille». Ceux qui vous connaissent savent que votre réalité dépasse de très loin la fiction. Née le 25 décembre 1914, abandonnée à l'Assistance Publique à Paris quand vous aviez trois mois, vous êtes élevée avec un frère de lait dans la campagne auvergnate chez de braves gens, impécunieux mais aimants, que*

vous reconnaissez être votre vraie famille. Vous obtenez le certif, le brevet élémentaire, une bourse parce que vous êtes jugée brillante, le bac et une licence de physique. Aviez-vous réagi à la découverte de la radioactivité artificielle par Frédéric et Irène Joliot-Curie en 1934 ?

Thérèse Planiol : Je m'en souviens très bien. J'étais en vacances chez mes parents à Sauxillanges dans le Puy-de-Dôme. La nouvelle d'une découverte scientifique française capitale diffusa sur la TSF et atteignit les quelque cent cinquante personnes réunies par la rumeur à la mairie pour préciser tout cela. Comme vous l'avez dit, j'avais vingt ans et j'étais physicienne. J'ai de suite été éblouie par cette vision éclatée de l'atome, de ces nouveaux corps chimiques dynamiques émetteurs de particules radioactives. J'ai eu la conviction que je m'y lancerai certainement, dans un avenir pourtant plus qu'hypothétique. A onze ans, comme je refusais le choix de devenir bonne à tout faire à la campagne, j'ai passé avec succès le concours des

bourses avec pour perspective officielle de devenir institutrice! Je raconte dans mon livre comment une vocation médicale irrésistible s'imposa à moi très tôt. À l'âge de douze ans, il fallut que je supplée le médecin surmené en effectuant les soins pluriquotidiens que nécessitait ma grand-mère, «hydropique» à l'agonie. Elle survécut grâce à des piqûres dans la cuisse et j'en fus transformée : on pouvait soigner et guérir et j'y avais contribué! Moi! Une fois bachelière à 17 ans, la profession médicale m'était fermée du fait de la longueur des études et ma condition féminine. J'obtins une licence de physique-chimie-mathématique obtenue en trois ans à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand. L'AP s'occupait remarquablement bien de ses pupilles durant toute leur jeunesse. Mais brutalement, du jour au lendemain, elle rompait tout lien à l'orée de leurs vingt ans, sans doute parce que c'était l'âge pour les garçons de remplir leurs obligations militaires. Moi, j'étais femme et je devais gagner ma vie. Je fus recrutée comme comptable salariée à l'AP grâce à la bienveillance de son directeur général, Louis Mourier. Il aurait plutôt préféré m'orienter vers une licence de droit et une direction d'hôpital, mais comprit mon obstination.

Jean-François Moreau : *Vous assouvissez enfin votre rêve d'enfance en y menant parallèlement vos études de médecine durant la dernière guerre mondiale. Serge Gas, un nouveau Directeur Général, pressentant une difficile adaptation de l'AP à l'occupation allemande et au régime de Vichy, vous mute dans le service administratif des enfants abandonnés, ce qui vous permettra d'accéder subrepticement à votre dossier confidentiel d'adoption et de savoir qui sont vos parents par le sang, un peintre provençal talentueux mort pour la France en 1915 et son modèle. Vous appartenez à la catégorie des «sacrées bosseuses, ambitieuses mais pas coureuses». Les besoins médicaux*

sont énormes et vous passez vos nuits de garde à l'hôpital plus souvent que dans votre pension de famille. Par l'externat commencé en 1942, puis l'internat auquel vous avez accédé après une lutte rocambolesque à l'âge de trente-trois ans, vous acquérez une culture très vaste qui aurait dû vous porter vers la neuropsychiatrie ou la pédiatrie. Mais durant votre dernière année aux Enfants-Malades, Robert Debré, qui vous épaulera toute sa vie, vous confie à son chef de clinique, Maurice Tubiana, pour vous faire découvrir la médecine nucléaire à l'occasion d'un sujet de thèse de doctorat en médecine.

Thérèse Planiol : Ma vie est une succession de miracles. Ma rencontre avec la médecine nucléaire est le fruit de plusieurs coïncidences : 1) l'ouverture d'esprit de Robert Debré sur toutes les disciplines scientifiques à appliquer à la médecine humaine, 2) le recrutement exceptionnel de la Clinique Médicale Infantile qu'il dirigeait entouré de nombreux assistants valeureux, notamment Jean Bernard, 3) l'installation du laboratoire d'isotopes de Maurice Tubiana aux *Enfants-Malades* à son retour de Berkeley. La méningite tuberculeuse tuait alors pratiquement tous les enfants atteints. Ils venaient de la France entière chez Debré, car, avec la streptomycine découverte en 1943, se profilait un espoir de guérison. Maurice Tubiana me proposa de dédier ma thèse à l'étude de la perméabilité méningée par le sodium radioactif. Pendant deux ans, j'étudiai cent trente enfants hospitalisés pour méningite et je fis les ponctions lombaires étagées que nécessitaient les fréquents cloisonnements inflammatoires. Cela aboutit à un test de diagnostic précoce et de pronostic qui me valut une médaille d'argent de la Faculté et une publication à un congrès qui m'apporta une réputation débutante de chercheuse. J'eus toutefois le courage – mais il ne m'en fit jamais grief, quoiqu'il en eut – de refuser le poste de recherche clinique en médecine nucléaire que Jean Coursaget me proposait d'ouvrir à l'hôpital d'Orsay. Trop loin de Paris, il n'était pas compatible avec ma vie de jeune mariée.

Jean-François Moreau : *Votre nom ne figure pas parmi les médecins pédiatres de l'école Debré titularisés aux Enfants-Malades. Maurice Tubiana ne tarda pas à quitter cet hôpital pour mener une brillante carrière à Villejuif. N'auriez-*

vous pu prétendre à sa succession in situ au poste qu'ouvrira Gabriel Vallée (1952) dans la Clinique Chirurgicale Infantile?

Thérèse Planiol : Pour être très franche, je n'aimais pas soigner les nourrissons. J'ai toujours eu besoin de converser avec les malades. J'ai abandonné cette orientation pour me lancer dans l'aventure de la médecine nucléaire avec un autre projet, lui, totalement personnel. Je suis à l'origine et du terme et de la technique de la gamma-encéphalographie appliquée au diagnostic des lésions cérébrales (Thérèse Planiol. *Diagnostic des lésions intra-craniennes par les radio-isotopes (gamma-encéphalographie)*. Masson Ed. Paris, 1959). Mon idée était d'étudier la diffusion spatio-temporelle du radio-isotope sur plusieurs jours et d'enregistrer les signaux par comptage externe. J'avais pu construire un premier prototype, bricolé avec l'aide de mon mari, René Planiol, un brillant savant ingénieur sorti de X-Mines spécialiste de l'acier. j'étais installée dans le réduit d'un laboratoire du *Collège de France*, au sous-sol de l'immeuble de l'Académie de Médecine, rue Bonaparte, et dirigé par le doyen de la Faculté de médecine de Paris, le neurophysiologiste Beaudouin. Ce n'était pas suffisant pour réaliser une étude clinique consistante. Je la mènerai à la Pitié, d'abord dans le service de radiologie du titulaire de la chaire de physique médicale, Henri Desgrez, auprès duquel Théophile Alajouanine (1914) m'avait introduite, chez le neuro-chirurgien Petit-Dutaillis (1911), ensuite et en tant qu'attachée d'électro-encéphalographie. Nous étions en pleine illégalité car, à l'insu de l'AP, nous faisons transiter par taxi les serum-ambumines marquées à l'iode 131 fournies par Coursaget et les malades à examiner.

Jean-François Moreau : *Il fallait en effet tout créer à l'époque des pionniers de la médecine nucléaire, en particulier des cadres à la fois administratifs et hospitaliers. Comment êtes-vous passée sous la férule du neuroradiologue Hermann Fishgold?*

Thérèse Planiol: Fishgold faisait partie des médecins roumains qui émigrèrent en France parce qu'il y avait une équivalence des diplômes de doctorat en médecine obtenus à Bucarest. Venu à Paris en 1929, il avait commencé par être l'électro-encéphalographe de Clovis Vincent

(1905) et de Denis Petit-Dutaillis. Peu à peu, il avait réussi à créer un service complet de neuroradiologie, intégré dans la Clinique neurochirurgicale de la Pitié, au milieu du rez-de-chaussée et dans le sous-sol sous-jacent. Il m'y installa en 1960, assez surnoisement, en me convainquant que je ne m'entendrais pas – à tort – avec le nouveau neurochirurgien, Marcel David (1925). Il ne me pardonnera pas avant longtemps de l'avoir traité de «*moins mauvais choix*»! J'étais néanmoins au sein d'un milieu très brillant, avec d'un côté l'équipe neurochirurgicale avec Bernard Pertuiset (1944) avec qui je deviendrai très amie, José Aboulker (1949), Jean-François Hirsch (1953)... Sans oublier la charmante neurochirurgienne pédiatre également d'origine roumaine, Judith Lepintre. De l'autre, la pépinière neuroradiologique du service de Fishgold était féconde. Son adjoint, Jean Metzger, qui maîtrisait bien l'artériographie cérébrale, et moi, avec la gamma-encéphalographie, menions en permanence un duel spectaculaire pour affirmer nos performances respectives. L'émulation était forte à une époque où, il faut bien insister, il n'y avait pas de scanographe et encore moins d'IRM. J'en ai publié les résultats dans un second livre datant de 1965 (Thérèse Planiol. *Radio-isotopes et affections du système nerveux central*. Masson Ed.).

Mon ambition était de créer un laboratoire d'exploration fonctionnelle ambulatoire – l'adjectif non-invasif viendra plus tard – qui permettrait d'éviter les méthodes «*barbares*» qu'étaient alors l'encéphalographie gazeuse et l'artériographie carotidienne ou translobaire selon Moniz et Dos Santos, c'est-à-dire de l'avant-Seldinger.

Jean-François Moreau : *Comment ressentait-on alors le recours médical à la radioactivité?*

Thérèse Planiol : Avec beaucoup de scepticisme, à cause de l'insuffisance qualitative de l'imagerie obtenue avant l'apparition de la gamma-caméra. On avait du mal à se procurer les isotopes radio-actifs nécessaires. Avec méfiance aussi, car le risque biologique était encore mal connu. La demi-vie de l'iode 131 était très longue et il fallut du temps pour que l'on puisse disposer d'isotopes d'action rapide et courte, comme aujourd'hui le thallium et le technétium.

Jean-François Moreau : *Avec des états*

de service pareils, je suppose que la terre entière s'est agenouillée pour vous promouvoir le plus tôt possible avec une chaire dans son nouveau panthéon hospitalo-universitaire plein-temps. Vous débutez tard, mais votre personnalité s'est forgée comme l'acier à Tolède. Votre condition féminine fut-elle un atout supplémentaire pour l'aboutissement de votre carrière ?

Thérèse Planiol : Vous voulez plaisanter ! À Paris, trouver une position qui me donne à la fois un salaire et des moyens de travail se traduit par des avatars rétrospectivement amusants, mais durs à vivre dans l'instant présent. J'aurais plutôt gagné la réputation d'empoisonneuse au mauvais caractère garanti ! Fort heureusement, l'affection que me portait mon mari m'a permis de faire face aux difficultés quotidiennes et aux turpitudes subies par la femme ambitieuse que j'étais alors totalement, pourquoi le nierai-je ? J'ai été chercheuse à l'Institut National d'Hygiène, attachée d'électroencéphalographie à la Pitié, chef de travaux de biophysique à la Faculté de Médecine. J'ai vécu toutes les manies de l'époque des chaires omnipotentes empêtrées dans leurs manipulations. De fausses promesses en vrais coups tordus, j'ai fini, grâce à Maurice Tubiana qui n'accéda jamais au Bureau central, par comprendre qu'il fallait que je passe le concours d'agrégation de biophysique et que je devienne – mais quand ? - chef de service hospitalier. Je me suis présentée deux fois à ce concours qui comportait plusieurs épreuves dont l'une était une leçon de 24 heures qui mériterait à elle seule tout un chapitre. J'ai été nommée au concours de 1967 et occupé un poste à Rouen pendant un an. Il n'y avait rien de palpable à l'horizon parisien. Toujours grâce à l'appui moral de mon mari, du doyen de Clermont-Ferrand, Gaston Meyniel, et de Robert Debré, j'ai choisi le poste du tout nouveau CHU de Tours qui, je dois le dire, m'a accueillie les bras ouverts en 1968. C'était une création *ex nihilo*. Je savais qu'il fallait obtenir de suite des crédits d'équipement pour démarrer avec des chances de succès rapide. Il n'y en avait, bien entendu, aucun. J'ai alors spontanément écrit une lettre au Président Charles de Gaulle expliquant ma situation et les raisons de ma demande. J'ai obtenu et les crédits et une considération locale pour la femme de pouvoir que j'étais devenue... sans

dévoiler l'actuelle faiblesse de mes ressources.

Jean-François Moreau : *Vous êtes donc rapidement à la tête d'une école nombreuse, que devient la médecine nucléaire à Tours, alors que se développe la pratique de la radio-immunologie qui révolutionne la biochimie des années 60 ?*

Thérèse Planiol : Très vite j'ai créé un service d'explorations fonctionnelles à l'hôpital Bretonneau, dont j'ai confié une partie de la gestion à mes adjoints, notamment Jean-Claude Besnard qui sera mon premier agrégé. J'ai eu le très grand bonheur et la grande chance de très bien m'entendre avec Mireille Brochier qui s'installa comme chef de service de cardiologie à Bretonneau après l'indépendance de l'Algérie. Elle avait été chef de clinique au CHU d'Alger avec Raynaud dont elle devint l'adjointe. J'ai développé avec elle l'exploration fonctionnelle du cœur et des vaisseaux par la gamma-caméra, mais aussi, grâce à Léandre Pourcelot, par l'échographie ultrasonore.

Jean-François Moreau : *Vous êtes une des très rares stars de la biophysique, voire la seule de votre génération, à avoir acquis des réputations égales aux sommets de la reconnaissance internationale à la fois en médecine nucléaire et en ultrasonographie. Vous avez reçu le George von Hevesy Prize for Nuclear Medicine 1982 attribué par la World Federation for Nuclear Medicine & Biology tous les quatre ans. Rappelons que vous avez fondé la Société Française pour l'Application des Ultrasons à la Médecine et à la Biologie en 1973, à l'occasion de la première réunion nationale pluridisciplinaire tenue à Tours à votre initiative. Le pari engagé de faire de l'ingénieur Léandre Pourcelot un médecin n'était pas gagné d'avance. Il y en eut bien d'autres, techniciens ou paramédicaux, moins connus mais tout aussi efficaces pour assurer vos objectifs. En fin de compte, votre succès à Tours ne tient-il pas en très grande part à votre capacité d'absorber dans votre équipe des personnalités sans qualification médicale initiale qui y feront florès au contact des médecins et des malades ?*

Thérèse Planiol : Je me suis intéressée à l'échographie ultrasonore dès que

j'eus compris que l'écho-A permettrait d'étudier la boîte crânienne. J'étais alors à la Pitié. J'ai fait fabriquer le premier échographe par Alvar, le fabricant d'électro-encéphalographe. Cette technique simple a rendu de très grands services dans la recherche des épanchements sanguins intracrâniens d'origine traumatique. Je le répète, il n'y avait pas de scanographe et la mortalité par hématome extradural était encore fréquente faute de diagnostic précoce lorsque l'on ne disposait pas d'artériographie carotidienne en urgence sur place. À Tours, j'ai pu créer un Laboratoire de Biophysique dans les locaux de la Faculté. Le recrutement de Léandre Pourcelot, ingénieur acousticien sorti de l'école de Lyon, a pu se faire par ce biais. Comme vous le savez, il a suivi le cycle régulier des études de médecine jusqu'au doctorat en médecine obtenu en 1979. Avec lui, j'ai progressé dans la recherche technologique et clinique sur l'échographie B, le doppler et l'analyse spectrale. Vous vous rappelez sans doute qu'il est un des pionniers des transducteurs linéaires à barrettes et qu'il a construit avec un prototype d'échographe en temps réel, *Usabel*, que la CGR fut incapable de commercialiser, laissant aux Japonais et aux Américains un terrain vierge pour leur expansion commerciale. Il a mené ses protocoles de recherche jusqu'à la coopération spatiale avec les Russes de Baïkonour puis les Américains de la Nasa pour mieux connaître l'hémodynamique des astronautes. Je voudrais également



rappeler que je n'ai jamais oublié les leçons de mes expériences d'assistante parisienne. Je me suis toujours comportée avec mes collaborateurs des deux sexes comme j'aurais aimé qu'on me traitât à Paris avant de devenir patronne à Tours.

Jean-François Moreau : *Vous avez traversé un siècle d'aventures multiples ayant abouti à l'émancipation de la femme et vous avez triomphé de nombreuses embûches, sans jamais aliéner votre liberté de penser et d'agir, ni perdre votre féminité. Vous avez apporté votre contribution littéraire à la défense et l'illustration de la femme dans la médecine. La nomination en 1936 d'Irène Joliot-Curie à un Secrétariat d'État à la Recherche Scientifique dans le gouvernement du Front Populaire de Léon Blum vous fit-il*

également réagir alors que vous veniez d'avoir vingt-et-un ans mais, mais, comme elle et toutes les Françaises majeures, pas le droit de vote?

Thérèse Planiol : Je pense m'être exprimée très clairement dans le livre que j'ai consacré aux parcours féminins en médecine (Thérèse Planiol. *Herbes folles hier, femmes médecins aujourd'hui*. Editions Cheminements 2000). Relisez-le pour comprendre comment le monde contemporain se comporte face à l'histoire récente de la condition féminine en général. Mon parcours s'est abstrait d'un engagement politique partisan. C'est sans aucune hésitation ni état d'âme que j'ai fait partie du Conseil d'administration de l'EDF dans les années 80.

Jean-François Moreau : *Avez-vous*

l'impression d'avoir achevé votre vie au sens latin du terme repris par les Anglo-saxon avec le mot achievement qui tient du couronnement d'un chef-d'œuvre existentiel?

Thérèse Planiol : Vous me demandez s'il y a une cerise sur le gâteau d'une existence dont je vous ai déjà dit qu'elle tenait du miracle. La réponse est, je l'espère, dans l'essor de la « **FONDATION THÉRÈSE ET RENÉ PLANIOL** » que j'ai créée en 2005 (<http://www.fondation-planiol.fr/index.html>). Elle veut honorer mes deux amours de femme comblée, mon mari et la neurologie, en donnant des moyens matériels et moraux de recherche sur le cerveau, gérés par mes élèves et successeurs. Notre collègue neurologue de Lariboisières, Marie-Germaine Bousser (1967), est présidente de son conseil scientifique.

